

cellules; à l'étage supérieur, un mur percé de fenêtres. Mais cette description veut être aidée par la vue des dessins. A présent, un mot de l'exécution.

Les chapiteaux et les pieds des colonnes et les clefs des arcs sont de pierre de taille; tout le reste, je ne dois pas dire de brique, mais d'argile brûlée. Je ne connais pas de briques pareilles. Les frises et les corniches en sont aussi faites, les arêtes des arcs également; tout cela brûlé à part, et l'édifice enfin enduit seulement d'un peu de chaux. Il est comme d'un seul jet. S'il était achevé, et si on le voyait peint et poli proprement, le coup d'œil en serait divin. Mais le plan était trop vaste, comme pour tant de bâtiments modernes. L'artiste avait supposé qu'on abattrait le couvent actuel, et même qu'on achèterait aussi les maisons attenantes: l'argent et le zèle auront fait défaut. O destinée, qui as favorisé et immortalisé tant de sottises, pourquoi n'as-tu pas laissé achever cet ouvrage?

Venise, 3 octobre 1786.

L'église du Rédempteur est un grand et bel ouvrage de Palladio; la façade mérite plus d'éloges que celle de Saint-Georges. Il faudrait avoir sous ses yeux ces ouvrages, souvent gravés, pour s'expliquer ce que j'en dis. Quelques mots seulement. Palladio était pénétré de la vie des anciens, et il sentait la petitesse et l'étroitesse de son temps, comme un grand homme, qui ne veut pas se résigner, mais, autant que possible, tout transformer autour de lui, selon ses nobles idées. Il était mécontent, comme je le conclus d'une expression adoucie de son livre, que l'on continuât de bâtir les églises chrétiennes sur le plan des anciennes basiliques: il chercha donc à rapprocher ses édifices sacrés de la forme des temples antiques. Il en résulta certaines inconvenances, qui me semblent heureusement écartées dans le Rédempteur, mais qui choquent dans Saint-Georges. Volkmann en dit quelque chose, sans frapper pourtant sur la tête du clou. L'intérieur du Rédempteur est également précieux; tout, jusqu'au dessin des autels, est de Palladio: par malheur, les niches, qui devaient être garnies de statues, nous étalent, pour tout ornement, de plates figures en planches peintes.

Les capucins de Saint-Pierre avaient superbement décoré un autel latéral en l'honneur de saint François: on ne voyait aucun objet de pierre que les chapiteaux corinthiens; tout le reste paraissait couvert d'une magnifique broderie du meilleur goût, à la manière des arabesques, et cela était aussi joli qu'on pouvait le désirer. J'admirais surtout les larges rameaux et les feuillages brodés d'or; je m'approchai, et je trouvai une attrape des plus jolies: tout ce que j'avais pris pour de l'or était de la paille aplatie, collée en beaux dessins sur du papier; le fond était enluminé de couleurs vives, et cela avec tant de goût et de diversité, que ce badinage, où la matière première n'était d'aucune valeur, et qui probablement avait été exécuté dans le couvent même, aurait coûté des milliers d'écus, s'il avait été véritable. C'est une chose qu'on pourrait fort bien imiter dans l'occasion.

Sur une digue du rivage, à la vue de la mer, j'ai déjà remarqué quelquefois un pauvre diable, qui raconte en dialecte vénitien des histoires à des auditeurs plus ou moins nombreux. Par malheur, je n'en puis rien comprendre. On ne rit point: seulement, de temps à autre, on sourit. L'auditoire est presque entièrement composé de la dernière classe du peuple. D'ailleurs cet homme n'a rien d'étrange ni de comique dans ses manières; il a plutôt quelque chose de posé, et, en même temps, dans ses gestes une variété et une précision admirables, qui semblent annoncer l'artiste et le penseur.

Mon plan à la main, j'ai tâché de parvenir, à travers le plus étrange labyrinthe, jusqu'à l'église des Mendiants. C'est là que se trouve le conservatoire qui est maintenant le plus goûté. Les femmes ont chanté un oratorio derrière la grille. L'église était pleine d'auditeurs, la musique très-belle et les voix magnifiques. Un alto chantait le rôle du roi Saül, le héros du poème. Je n'avais aucune idée d'une voix pareille. Quelques passages de la musique étaient d'une beauté infinie, le texte, parfaitement chantant, d'un latin si italien, qu'il fait rire en quelques endroits. Mais la musique y trouve un vaste champ.

Ma jouissance eût été grande, si le maudit chef d'orchestre n'avait battu la mesure avec un rouleau contre la grille, en faisant un tapage aussi impudent que s'il avait eu affaire à des

novices, auxquelles il aurait donné leçon; or les chanteuses avaient répété souvent le morceau. Son battement était absolument inutile, et gâtait tout l'effet, comme si quelqu'un, pour nous faire comprendre une belle statue, collait sur les jointures de petits morceaux d'écarlate. Le bruit étranger détruit toute harmonie. Et cet homme est musicien, et il n'entend pas cela, ou plutôt il veut qu'on soit contraint par cette incongruité de remarquer sa présence, tandis qu'il ferait mieux de laisser deviner son mérite à l'excellence de l'exécution! Je sais que les Français ont cette habitude. Je ne l'aurais pas supposée chez les Italiens, et le public y semble accoutumé. Ce n'est pas la seule occasion où il se figure que la jouissance est favorisée précisément par ce qui la détruit.

Je suis allé hier à l'Opéra de Saint-Moïse (car les théâtres empruntent leur nom à l'église la plus proche). Je n'ai pas été fort satisfait. Il manque au plan, à la musique, aux chanteurs, l'intime énergie, qui seule peut élever ce spectacle au plus haut point. On ne pourrait dire d'aucune partie qu'elle est mauvaise; mais les deux femmes faisaient seules des efforts, beaucoup moins cependant pour bien jouer que pour se produire et pour plaire. Après tout, c'est toujours quelque chose : ce sont deux jolies figures, de belles voix, de petites personnes, gentilles, éveillées, avenantes. Quant aux hommes, nulle trace chez eux de force intérieure et du désir de produire sur le public aucune illusion; d'ailleurs, aucune voix brillante.

En somme, le ballet, d'invention misérable, a été sifflé; cependant on a fort applaudi quelques habiles sauteurs et sauteuses. Celles-ci se faisaient un devoir de produire aux yeux des spectateurs leurs formes les plus belles.

Aujourd'hui j'ai vu une autre comédie, qui m'a bien plus amusé. J'ai entendu plaider une cause dans le palais ducal. Elle était importante, et le bonheur a voulu qu'elle se présentât pendant les vacances. L'un des avocats était tout ce que devrait être un bouffon exagéré. Une figure épaisse, courte et pourtant mobile, un profil d'une saillie extraordinaire, une voix d'airain, et une véhémence telle qu'on eût dit que ses paroles sortaient du plus profond de son cœur. J'appelle cela une comédie, parce que, vraisemblablement, tout est déjà fini quand cette re-

présentation publique commence: les juges savent ce qu'ils doivent décider, les parties savent à quoi elles doivent s'attendre. Cependant cette forme me plaît beaucoup mieux que notre torpeur de greffes et de bureaux, et je veux essayer de donner une idée des circonstances et de toute cette procédure ingénieuse, simple, naturelle.

Dans une vaste salle du palais, les juges étaient assis d'un côté en demi-cercle; vis-à-vis, dans une tribune qui pouvait contenir plusieurs personnes à côté les unes des autres, les avocats des deux parties; immédiatement devant la tribune, sur un banc, le demandeur et le défendeur en propres personnes. L'avocat du demandeur était descendu de la tribune, car la séance du jour n'était pas destinée aux débats. Il s'agissait de lire tous les documents pour et contre, quoiqu'ils fussent déjà imprimés. Un maigre secrétaire, en habit noir de pauvre apparence, un épais cahier à la main, se préparait à remplir l'office de lecteur. Les spectateurs et les auditeurs faisaient foule. La question et les personnes qu'elle intéressait devaient sembler d'une extrême importance aux Vénitiens.

Les fidéicommissaires jouissent dans cet État de la faveur la plus décidée. Une propriété, à laquelle ce caractère a été une fois imprimé, le conserve à perpétuité; que, par un revirement, une circonstance quelconque, il se trouve aliéné depuis des siècles, qu'il ait passé par bien des mains, si la chose est portée devant la justice, les héritiers de la première famille obtiennent gain de cause, et les biens doivent être restitués. Cette fois la contestation était d'une haute importance, car la demande était élevée contre le doge lui-même ou plutôt contre sa femme, qui se trouvait, en personne, assise sur le petit banc, tout près du demandeur, enveloppée dans son zendal. C'était une dame d'un certain âge, qui avait la tournure noble, la figure régulière, et laissait voir une expression sérieuse, ou, si l'on veut, chagrine. Les Vénitiens étaient bien glorieux de voir la princesse obligée de paraître devant la justice et devant eux dans son propre palais.

Le secrétaire commença la lecture, et je compris alors ce que signifiait devant les juges, non loin de la tribune des avocats et derrière une petite table, un petit homme assis sur une

basse escabelle, et particulièrement le sablier qu'il avait placé devant lui. Tant que le scribe fait la lecture, le temps ne court pas : mais, si l'avocat veut parler, on lui mesure le temps. Le scribe lit, le sablier reste couché; le petit homme tient la main auprès : l'avocat ouvre-t-il la bouche, l'horloge se dresse aussitôt, pour se coucher dès qu'il fait silence. Le grand art est ici de jeter quelques paroles dans le flot de la lecture, de faire des observations rapides, d'attirer et de provoquer l'attention. Cela met le petit Saturne dans le plus grand embarras. Il est obligé de changer à tout moment la position horizontale ou verticale du sablier. Il se trouve dans le cas des malins esprits au théâtre des marionnettes, lorsque, troublés par les rapides breliques-breloques du malicieux Arlequin, ils ne savent plus quand ils doivent venir ou s'en aller.

Si l'on a entendu collationner dans les bureaux, on peut se faire une idée de cette lecture, rapide, monotone, mais pourtant articulée et assez distincte. L'ingénieux avocat sait faire trêve à l'ennui par des plaisanteries, et le public se divertit de ses bons mots avec des éclats de rire immodérés. Je rapporterai un des badinages les plus marquants que j'aie compris. Le secrétaire lisait un document par lequel un de ces possesseurs, estimés illégitimes, disposait des biens en litige. L'avocat lui commanda de lire plus lentement, et, lorsqu'il prononça distinctement les mots : *je donne, je lègue*, l'avocat s'élança vers lui et s'écria : « Que veux-tu donner, que veux-tu léguer, pauvre diable famélique ? Tu n'as rien à toi dans ce monde ! Mais, poursuivit-il, en paraissant se raviser, cet illustre possesseur était précisément dans le même cas : il voulait donner, il voulait léguer ce qui ne lui appartenait pas plus qu'à toi. » Ces mots provoquèrent de longs éclats de rire, mais le sablier reprit aussitôt la position horizontale. Le lecteur continua sa lecture bourdonnante, en faisant à l'avocat la grimace; mais tout cela est joué.

Venise, 4 octobre 1786, après minuit.

Je suis allé hier à la comédie, au théâtre Saint-Luc; j'ai eu beaucoup de plaisir. J'ai vu jouer en masque, avec beaucoup de naturel, d'énergie et de bravoure, une pièce improvisée. Tous les acteurs ne sont pas d'égal mérite : Pantalon fait très-

bien; une femme, forte et bien tournée, sans être une comédienne extraordinaire, parle à merveille et sait être en scène. Le sujet était fou. Il a diverti le public, avec une incroyable variété, pendant plus de trois heures. Mais ici encore le peuple est la base sur laquelle tout repose. Les spectateurs jouent leur rôle, et la foule s'identifie avec le spectacle. Durant le jour, dans la place et sur le rivage, dans les gondoles et les palais, le vendeur et l'acheteur, le mendiant, le marin, la voisine, l'avocat et son adversaire, vivent, se démènent, se trémoussent, parlent, protestent, crient, chantent, jouent, maudissent et font vacarme. Et, le soir, ils vont au spectacle, et voient et entendent leur vie du jour artistement combinée, enjolivée, entremêlée de contes, éloignée de la réalité par le masque, tandis qu'elle en est rapprochée par les mœurs. Ils s'en amusent comme des enfants, et, sur nouveaux frais, ils crient, ils applaudissent, ils font vacarme. Du matin au soir, ou plutôt de minuit à minuit, c'est toujours de même. Mais il est difficile de voir un jeu plus naturel que celui de ces masques, et l'on ne peut arriver là qu'avec des dispositions remarquablement heureuses et un long exercice. Pendant que j'écris ces lignes, j'entends sous ma fenêtre un grand tapage sur le canal, et il est passé minuit. Querelle ou plaisir, ils ont toujours quelque chose à démêler ensemble.

Le soir.

Cette fois j'ai entendu des orateurs populaires : d'abord trois gaillards, sur la place et le quai, racontant des histoires, chacun à sa manière, puis deux avocats, deux prédicateurs, les comédiens enfin, parmi lesquels je dois surtout distinguer Pantalon. Ils ont tous quelque chose de commun entre eux, soit parce qu'ils appartiennent au même peuple, qui, vivant toujours en public, est sans cesse engagé dans des conversations passionnées, soit parce qu'ils s'imitent les uns les autres. Ajoutez à cela une pantomime prononcée, dont ils accompagnent l'expression de leurs idées, leurs sentiments et leurs sensations.

C'est aujourd'hui la fête de saint François. J'ai été à son église, *alle Vigne*. La voix retentissante du capucin était accompagnée par les cris des vendeurs devant le temple, comme

par une antiphonie. J'étais placé entre deux, à la porte de l'église, et cela produisait sur mon oreille un effet assez bizarre.

Venise, 5 octobre 1786.

J'ai visité ce matin l'arsenal, toujours assez intéressant pour moi, qui ne connais rien encore à la marine, et j'étais ici à la basse école : car, à vrai dire, on croit voir ici une ancienne famille, qui subsiste encore, mais qui a vu passer le plus beau temps des fleurs et des fruits. Comme j'aime aussi à observer les artisans, j'ai vu bien des choses remarquables, et je suis monté sur la carcasse, achevée, d'un vaisseau de quatre-vingt-quatre canons. J'ai vu mettre en œuvre les plus beaux chênes d'Istrie, et mes réflexions se sont portées sur la croissance de cet arbre précieux. Je ne puis assez dire combien la connaissance que j'ai péniblement acquise des produits naturels que l'homme emploie comme matériaux, et qu'il applique à son usage, m'est utile en toute occasion pour m'expliquer les procédés des artistes et des artisans. C'est ainsi que ma connaissance des montagnes et des pierres qu'on en tire m'a fort avancé dans la connaissance de l'art.

Pour tout dire en un mot sur le *Bucentaur*, je l'appellerai une galère de parade. L'ancien, dont nous avons toujours des images, justifie encore mieux cette dénomination que celui-ci, qui, par sa magnificence, nous aveugle sur son origine. J'en reviens toujours à mon thème : qu'on donne à l'artiste un beau sujet, et il pourra faire quelque chose de beau. On lui avait commandé cette fois de construire une galère qui fût digne de porter les chefs de la république dans le jour solennel où elle consacre son antique domination sur la mer, et cette tâche est parfaitement remplie. Le vaisseau est tout ornement : aussi ne peut-on pas dire qu'il soit surchargé d'ornements ; c'est une ciselure toute dorée, mais sans aucun usage, un véritable ostensor, pour montrer au peuple ses chefs dans toute leur magnificence. Nous savons comme le peuple aime à décorer son chapeau, à voir aussi ses oreilles bien parées. Ce vaisseau de parade est une véritable pièce d'inventaire, où l'on peut voir ce qu'étaient les Vénitiens et ce qu'ils se flattaient d'être.

Pendant la nuit.

Je reviens de la tragédie et je ris encore. Il faut que je vous conte sans retard cette bouffonnerie. La pièce n'était pas mauvaise : l'auteur a cousu ensemble tous les « matadors » tragiques, et les acteurs ont bien joué. La plupart des situations étaient connues, quelques-unes nouvelles, et tout à fait heureuses. Deux pères qui se haïssent, et, de ces familles divisées, des fils et des filles qui s'aiment de part et d'autre avec passion, et même un couple marié secrètement. Les horreurs et les cruautés se succèdent ; enfin l'unique ressource pour faire le bonheur des jeunes gens est que les deux pères se tuent l'un l'autre, sur quoi le rideau tombe, au milieu de vifs applaudissements. Ils redoublent, on crie *fuora*, jusqu'à ce que les deux couples se soient décidés à sortir de derrière le rideau, à faire leur révérence et à se retirer de l'autre côté. Le public n'était pas encore satisfait ; il battait des mains et criait : *I morti!* Point de cesse, avant que les deux morts se fussent aussi montrés et eussent fait la révérence. Sur quoi, quelques voix crièrent : *Bravi i morti!* Ils furent longtemps retenus par les battements de mains ; enfin on leur permit aussi de se retirer. Cette bouffonnerie gagne infiniment pour le témoin oculaire et auriculaire qui a, comme moi, dans les oreilles le *bravo! bravi!* que les Italiens ont toujours à la bouche, et qui entend tout à coup saluer même les morts de ce compliment.

« Bonne nuit ! » C'est là ce que nous pouvons nous dire à toute heure, nous autres gens du Nord, quand nous nous quittons dans l'obscurité. L'Italien ne dit qu'une fois *felicissima notte*, et cela, quand on apporte la lumière dans la chambre, au moment où le jour et la nuit se séparent, et cela signifie tout autre chose. C'est ainsi que les idiotismes de chaque langue sont intraduisibles, car, depuis le terme le plus élevé jusqu'au plus bas, tout se rapporte aux particularités de la nation, qu'elles résident dans le caractère, les sentiments ou la situation.

Venise, 6 octobre 1786.

La tragédie d'hier m'a appris plusieurs choses. D'abord j'ai entendu comment les Italiens traitent et déclament leurs iambes

endécasyllabes; ensuite j'ai compris combien Gozzi a eu raison d'unir les masques avec les figures tragiques. C'est le vrai spectacle qui convient à ce peuple, car il veut être ému d'une façon cruelle; il ne prend aucun intérêt intime et tendre aux malheureux; son plaisir est d'entendre les héros parler bien: car il s'attache beaucoup aux discours; après quoi, il veut rire ou entendre quelque sottise.

Il ne s'intéresse au spectacle que comme à une réalité. Le tyran avait présenté son épée à son fils, et lui avait demandé de tuer son épouse, qui était devant lui: le peuple exprima à grand bruit son mécontentement de cette invitation, et il s'en fallut peu que la pièce ne fût interrompue. Il demandait que le père reprît son épée, ce qui aurait anéanti les autres situations de la pièce. Enfin le fils, embarrassé, prit sa résolution: il s'avança, et pria humblement le public de vouloir bien prendre patience un moment. L'affaire s'arrangerait à souhait. Au reste, au point de vue de l'art, cette situation était, vu les circonstances, absurde et contre nature, et j'ai trouvé le sentiment du peuple digne d'éloge.

Je comprends mieux à cette heure les longs discours et les nombreuses dissertations des tragédies grecques. Les Athéniens aimaient encore plus à entendre parler et ils s'y connaissaient mieux encore que les Italiens; ils se formaient déjà devant les tribunaux, où ils passaient tout le jour.

Je trouve, aux ouvrages que Palladio a pu achever, surtout aux églises, des choses répréhensibles à côté des plus admirables. Et quand je me demande à quel point j'ai tort ou raison à l'égard d'un homme si extraordinaire, il me semble qu'il est à mes côtés et qu'il me dit: « J'ai fait ceci et cela contre ma volonté; cependant je l'ai fait, parce que, dans les circonstances données, je n'avais pas d'autres moyens de m'approcher, le plus possible, de ma plus haute idée. » Il me semble qu'en mesurant les dimensions d'une église déjà bâtie, d'une vieille maison, pour lesquelles il devait construire des façades, il se disait à lui-même: « Comment donneras-tu à ces constructions la forme la plus grande? Tu seras obligé de souffrir dans le détail un peu de désordre et de bousillage; çà et là apparaîtront

quelques incongruités; mais n'importe; l'ensemble sera d'un grand style et tu travailleras avec plaisir. » C'est ainsi qu'il a produit l'idée sublime qu'il portait en lui où elle ne convenait pas entièrement, où il était contraint de la froisser et de la morceler en détail. En revanche, l'aile du couvent de la Charité est pour nous du plus haut prix, parce que l'artiste avait la main libre, et qu'il pouvait suivre absolument son génie. Si le couvent eût été achevé, peut-être n'y aurait-il pas dans le monde entier une œuvre architecturale plus parfaite. Je comprends toujours mieux son génie et son travail, à mesure que je lis ses ouvrages et que je considère comment il traite les anciens. Il est sobre de paroles, mais elles sont toutes de poids. Le quatrième livre, qui expose les temples antiques, est une excellente introduction pour apprendre à contempler avec intelligence les ruines antiques.

7 octobre 1786.

Hier au soir, j'ai vu, traduite s'entend, l'*Électre* de Crébillon au théâtre Saint-Chrysostome. Je ne puis dire combien j'ai trouvé la pièce absurde, et l'horrible ennui qu'elle m'a causé. Du reste les acteurs sont bons et ils savent repaître le public avec quelques passages. Pour sa part, Oreste, dans une seule scène, a trois récits différents tout chamarrés de poésie. *Électre*, jolie femme, ni trop grande ni trop forte, d'une vivacité presque française, avec beaucoup de bienséance, dit fort bien les vers; mais, du commencement à la fin, elle se comporte follement, comme, par malheur, le rôle le demande. Cependant j'ai encore appris quelque chose: l'iambe italien, toujours de onze syllabes, a pour la déclamation un grand désavantage, parce que la dernière syllabe en est toujours brève, et qu'elle monte à l'aigu, contre la volonté du déclamateur.

J'ai été ce matin à la grand'messe, à laquelle le doge doit assister ce jour-là, chaque année, dans l'église de Sainte-Justine, en souvenir d'une victoire remportée autrefois sur les Turcs. Quand les barques dorées abordent à la petite place, amenant le prince et une partie de la noblesse; quand les bateleurs, bizarrement vêtus, agitent leurs rames peintes en rouge; que le clergé et les contreries attendent sur la rive en masse flottante, tenant des cierges allumés sur des perches et des

chandeliers d'argent portatifs; qu'on pose, depuis les barques jusqu'à terre, des ponts couverts de tapis; que d'abord les longues robes violettes des jurisconsultes, les longues robes rouges des sénateurs, se déploient sur le pavé; qu'enfin le vieillard, paré de la mitre d'or phrygienne, en longue robe d'or traînante, avec le manteau d'hermine, descend de la barque; que trois serviteurs s'emparent de la queue du vêtement; tout cela, dans une petite place, en face du porche d'une église, devant les portes de laquelle sont arborés les étendards ottomans: on croit voir tout à coup une ancienne tapisserie, mais d'un dessin et d'un coloris excellents. Pour moi, fugitif du Nord, j'ai trouvé un grand plaisir à cette cérémonie. Chez nous, où toutes les solennités se célèbrent en habit court, où la plus grande qu'on puisse imaginer se passe avec le fusil sur l'épaule, quelque chose de pareil serait peut-être déplacé. C'est ici que figurent convenablement ces robes traînantes, ces paisibles cérémonies.

Le doge est un homme de grande et belle taille. Il est, dit-on, malade; mais, en faveur de la dignité, il se tient assez droit sous son pesant costume. Au reste, on le dirait le grand-papa de toute la famille, il est tout affable et gracieux; le vêtement lui sied très-bien; son petit bonnet ne fait point mal sous la mitre, parce qu'il est très-fin et transparent, et repose sur la chevelure la plus blanche et la plus brillante du monde. Il était accompagné d'environ cinquante nobles, en longues robes traînantes, d'un rouge foncé. La plupart étaient de beaux hommes; pas une tournure disgracieuse, plusieurs de grande taille, avec de grandes têtes, auxquelles allaient fort bien les blondes per-ruques à boucles; des traits saillants, une carnation blanche, délicate, mais qui ne paraît point molle et désagréable; des hommes à l'air sage sans effort, paisibles, sûrs d'eux-mêmes, portant légèrement la vie et tous animés d'une certaine gaieté.

Quand tout le monde se fut rangé dans l'église et que la messe eut commencé, les confréries entrèrent par la grande porte et sortirent par celle de droite, après avoir, deux à deux, reçu l'eau bénite et salué d'une inclination de tête le maître autel, le doge et la noblesse.

Je m'étais commandé pour ce soir le fameux chant des gon-

doliers, qui chantent, sur des mélodies particulières, le Tasse et l'Arioste. Car, ces chants, il faut les commander; on ne les entend pas communément; ils appartiennent aux traditions du passé à demi évanouies. Je me suis embarqué dans une gondole, au clair de lune, ayant un chanteur en avant de moi, l'autre en arrière. Ils ont entonné leur mélodie, en alternant vers par vers. Cette mélodie, que Rousseau nous a fait connaître, est un milieu entre le plain-chant et le récitatif; elle observe toujours la même marche, sans avoir de mesure; la modulation est aussi la même: seulement, selon le sens du vers, on change, avec une sorte de déclamation, aussi bien le ton que la mesure; mais l'esprit, mais la vie, ce que je vais dire les fera saisir. Comment cette mélodie s'est formée, je ne veux pas le rechercher, mais elle convient parfaitement pour un homme oisif, qui prélude à part lui, et qui fait passer dans ce chant des vers qu'il sait par cœur.

Avec une voix perçante (le peuple estime la force avant tout), assis sur le bord d'une île, d'un canal, dans une barque, il fait retentir sa chanson aussi loin qu'il peut. Elle s'étend sur le miroir tranquille. Un autre l'entend dans le lointain: il sait la mélodie, il comprend les paroles, et il répond par le vers suivant; le premier réplique, et l'un est toujours l'écho de l'autre. Le chant se prolonge des nuits entières et les amuse sans les fatiguer. Plus donc ils sont éloignés l'un de l'autre, plus la musique peut produire un effet ravissant. La bonne place pour celui qui écoute est entre les deux chanteurs.

Pour m'en faire juger, ils débarquèrent sur la rive de la Giudecca; ils se séparèrent le long du canal; j'allais et je venais entre eux, en m'éloignant toujours de celui qui allait commencer à chanter, et me rapprochant de celui qui avait cessé. Ainsi me fut révélé le sens de cette mélodie. Comme voix lointaine, elle est d'un effet étrange: c'est comme une plainte sans tristesse; elle a quelque chose d'indéfinissable, qui émeut jusqu'aux larmes. Je l'attribuais aux dispositions où j'étais; mais mon vieillard me dit: *E singolare come quel canto intenerisce, e molto più quando è più ben cantato.* Il me souhaitait d'entendre les femmes du Lido et surtout celles de Malamocco et de Palestrine, qui chantent aussi le Tasse sur des mélodies pareilles ou sem-

blables. Il ajouta : « Elles ont l'habitude, quand leurs maris sont en mer à la pêche, de s'asseoir sur le rivage et d'entonner ces chants, le soir, d'une voix retentissante, jusqu'à ce qu'elles entendent aussi de loin les voix de leurs maris, et qu'elles s'entretiennent de la sorte avec eux. » Cela n'est-il pas charmant ? Et pourtant on imagine aisément qu'il serait peu agréable d'entendre de près ces voix qui luttent avec les vagues de la mer. Mais elle devient humaine et vraie, l'idée de ce chant ; elle devient vivante, la mélodie, dont la lettre morte fut autrefois pour nous un grimoire. C'est le chant d'une personne solitaire, écartée, qui chante pour qu'une autre, animée des mêmes sentiments, l'entende et lui réponde.

Venise, 8 octobre 1786.

J'ai visité le palais Pisani-Moretta, pour voir un précieux tableau de Paul Véronèse. C'est la famille de Darius, à genoux devant Alexandre et Éphestion. La mère, qui est en avant, prend celui-ci pour le roi. Il refuse cet honneur et indique Alexandre. On raconte que cet artiste, ayant reçu pendant longtemps une hospitalité honorable dans ce palais, avait peint ce tableau secrètement pour l'offrir en cadeau, qu'il l'avait roulé et glissé sous le lit. Certes, il mérite bien d'avoir une origine particulière, car il révèle tout le mérite du maître ; on y voit à merveille (le tableau étant parfaitement conservé et frais comme d'hier) son grand talent de produire la plus admirable harmonie, sans répandre sur toute la toile un ton général, en distribuant avec art les lumières et les ombres, et, avec la même habileté, les diverses teintes locales. Or, il faut le dire, aussitôt qu'un tableau de ce genre a souffert, notre jouissance est troublée sans qu'on sache pourquoi.

Qui voudrait chicaner le peintre sur le costume n'aurait qu'à se figurer qu'on avait à peindre une histoire du seizième siècle, et tout serait dit. La gradation de la mère à la femme et à la fille est aussi heureuse que vraie. La jeune princesse, toute prosternée, est un joli minois ; elle est gentille, obstinée, hautaine : sa situation ne paraît pas du tout lui plaire.

Le don que j'ai depuis longtemps de voir le monde avec les yeux du peintre dont les tableaux viennent de faire impression

sur moi m'a conduit à une réflexion particulière. Il est manifeste que l'œil se forme d'après les objets qu'il voit dès l'enfance : aussi le peintre vénitien doit-il tout voir plus lumineux et plus serein que les autres hommes. Nous, qui vivons sur une terre tantôt fangeuse, tantôt poudreuse, décolorée, qui assombrit tous les reflets, et peut-être même enfermés dans d'étroits appartements, nous ne pouvons développer chez nous ce joyeux regard. Comme je voguais un jour à travers les lagunes en plein soleil, et que j'observais sur leurs bancs les gondoliers, aux vêtements bigarrés, ramant et passant d'une course légère, et se dessinant dans l'air bleu sur la plaine verte : j'avais la plus vive et la plus fidèle image de l'école vénitienne. La lumière du soleil relevait d'une manière éblouissante les couleurs locales, et les parties ombrées étaient si claires que, proportion gardée, elles auraient pu servir à leur tour de lumières. Il en était de même des reflets de l'eau verte ; tout était clair et peint en clair, en sorte que les flots écumeux et leurs flammes étincelantes étaient nécessaires pour mettre les points sur les *i*. Le Titien et Paul Véronèse avaient cet éclat au plus haut degré, et, quand on ne le trouve pas dans leurs toiles, c'est qu'elles ont perdu ou qu'on les a repeintes.

Les coupoles et les voûtes de l'église de Saint-Marc, avec leurs faces latérales, tout est couvert d'images, partout des figures bigarrées, sur un fond d'or ; partout des mosaïques : quelques-unes sont très-bonnes, d'autres médiocres, selon le talent des maîtres qui ont fourni les cartons. J'ai été frappé de l'idée que tout dépend de la première invention, et que c'est elle qui a la juste mesure, le véritable esprit ; car, avec de petits cubes de verre, on peut imiter le bon aussi bien que le mauvais, encore ne l'a-t-on pas fait ici avec la plus grande délicatesse. L'art qui donnait aux anciens leurs parquets, qui voûtait pour le chrétien les ciels de ses églises, s'émiette maintenant sur les bracelets et les tabatières. Nos temps sont plus mauvais qu'on ne pense.

Dans le palais Farsetti se trouve une précieuse collection de plâtres des meilleurs antiques. Je ne dis rien de ceux que je connaissais déjà depuis Manheim ou autrement, et je mentionnerai seulement quelques nouvelles connaissances : une Cléopâtre